

Novák, Otakar

F.X. Šalda et l'idéologie barrésienne

Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. D, Řada literárněvědná.
1967, vol. 16, iss. D14, pp. [67]-86

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/107993>

Access Date: 22. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

OTAKAR NOVÁK

F. X. ŠALDA ET L'IDÉOLOGIE BARRÉSIENNE

Le centenaire de la naissance de F. X. Šalda (né le 22 décembre 1867 et mort le 4 avril 1937) est, pour la nation tchèque, l'un des plus grands dans l'histoire de sa culture moderne. Qu'on ouvre les revues tchèques, qu'on parcoure les essais critiques, qu'on suive les discussions en notre pays qui, dans les dernières années, ont porté sur des questions concernant la littérature aussi bien que la culture, la pensée et la vie spirituelle: partout on tombera tôt ou tard sur le nom de F. X. Šalda. On a pris l'habitude de se référer à lui comme à une autorité vivante, inséparable des aspirations les plus hautes de ceux qui représentent la culture authentique de la nation.

L'hommage qu'on rend ainsi *via facti* à F. X. Šalda peut être considéré comme spontané, sans toutefois être aveugle. Personne ne nie que ce critique, dont les activités s'espaçaient sur presque un demi-siècle de vie tchèque, ne se soit parfois trompé dans ses appréciations; que son attitude en face de maint problème n'ait trouvé une audience unanime; qu'il n'ait été un polémiste souvent fort irascible distribuant, au cours d'innombrables échauffourées, des coups impitoyables qui n'avaient pas été toujours mérités; qu'il ne se soit créé un langage en partie trop personnel.

Mais l'on sent et l'on sait aussi, ou plutôt on redécouvre sans cesse que F. X. Šalda, prenant des problèmes qu'il abordait des vues d'aigle, ouvrait le plus souvent des perspectives dont la justesse et la fécondité dépassent infiniment tout ce qu'on avait pu et pourrait lui objecter. On est tenté d'appliquer à son oeuvre tout entière ce qu'il a dit un jour lui-même, en introduisant un recueil de ses articles de jeunesse: "Il y a, dans ces textes, des endroits où le lecteur verra que j'ai tendu vers quelque chose que n'ont réussi à atteindre que des esthéticiens et des critiques beaucoup plus jeunes; il y a des endroits d'où il apparaît que, pour moi, la création a été un effort, une aspiration, une soif d'éternité: monter, en créant, d'une liberté limitée et ligotée vers une liberté toujours plus haute et toujours plus élargie . . ."¹

Or, cet esprit d'une envergure, d'une pénétration et d'une culture si rares, est loin d'être apprécié à sa juste valeur aussi en dehors de notre pays. Le fait de le constater nous aurait, peut-être, de son vivant attiré sa désapprobation irritée. F. X. Šalda considérait avec méfiance, à l'égal d'un snobisme, le désir d'éveiller l'intérêt de l'étranger pour les auteurs tchèques, de s'en „vanter" et de chercher ainsi à „augmenter son (de la nation tchèque) prix à la bourse internationale".² Son mépris de telles entreprises dont il dénonçait le caractère purement extérieur, artificiel, celui d'une prétention de provinciaux, était grand. Il l'a manifesté entre autres à propos de certaines traductions d'oeuvres tchèques en français jugées comme représentatives du génie national, après la première guerre mondiale, dans un but de propagande culturelle, avec un succès bien pauvre. Comment

vouloir imposer à d'autres ce qui ne saurait s'imposer que grâce à leur libre choix?

„Un peuple fier et libre, écrivait F. X. Šalda, s'il se prend d'amour pour l'un de ses poètes, l'aime parce qu'il s'y reconnaît comme dans un de ses représentants qui a exprimé quelque chose de profondément caché et de difficilement accessible de son âme, qui a fait par son oeuvre que ce peuple s'est connu plus profondément, et qu'il s'est ressouvenu de lui-même...“ C'est cette anamnèse qui importe pour nous. Ce que de cet auteur „juge le reste du monde, nous est égal; nous savons que nous le connaissons mieux que tous les autres. L'instrument de connaissance, c'est notre amour. Nous savons qu'il est infailible. „La nuit est profonde, mais celui qui aime voit avec son coeur.“³ Au reste du monde de choisir lui-même, dans notre littérature nationale, celui des auteurs et celles de ses oeuvres qui, pour lui aussi, représentent une réelle valeur, qui ont quelque chose à lui dire parce qu'ils correspondent à l'un de ses propres besoins.

Évidemment, F. X. Šalda n'estimait pas que son oeuvre dût faire exception. Or, du grand nombre de volumes de ses essais et critiques, peu de pages ont été traduites. Peu de lecteurs d'autres nations ont pu à ce jour, texte en main, faire connaissance de ce qu'il a pensé. Faut-il en conclure tout simplement que F. X. Šalda n'ait ni par le passé ni de nos jours eu rien à dire en dehors de son pays?

Bien sûr, il y a l'obstacle que crée la langue d'une petite nation slave. Il y a aussi celui de l'inévitable relativité de tout un ensemble de valeurs liées à la situation historique de cette nation, aux conditions particulières de son évolution. Il y a encore celui du tempérament de critique et de polémiste de F. X. Šalda, et peut-être, en fin de compte, celui de son invention et expression verbales. „Je ne suis pas un philosophe, a-t-il affirmé quelque part (tout en faisant preuve en même temps de s'y connaître parfaitement en philosophie et d'être un maître incontesté dans le domaine de ses abstractions); si je suis quelque chose, alors je suis poète, littérateur; je n'aime pas la pensée abstraite; moi, si je pense, c'est toujours d'une façon concrète; que ce soit en artiste créateur ou en critique, j'envisage toujours des êtres vivants.“⁴

Ce besoin de penser dans le concret, F. X. Šalda ne l'a pas prouvé seulement en envisageant des individus; il l'a fait aussi en envisageant sa nation, son génie, sa mission. Parlant un jour de Viktor Dyk, poète considéré comme le représentant le plus marquant du nationalisme dans la littérature tchèque de notre siècle, il n'hésita pas à se déclarer lui-aussi nationaliste. C'est que, pour lui, ce n'était pas le mot en lui-même qui importait, mais ce qu'il désignait dans tel cas concret. „Le nationalisme! Qui parlerait contre lui? J'ai été et je suis moi-même un nationaliste, si on entend par là que la nation est pour moi une valeur super-personnelle et conduit à des valeurs encore plus hautes: à l'humanité, et finalement à Dieu. Pour moi elle est le premier intermédiaire d'objectivation et le premier arrêt sur le chemin de l'indétermination spirituelle. Voici tout le problème: de *quel* nationalisme s'agit-il?“⁵ C'est ce qui va nous préoccuper entre autres dans les réflexions suivantes.



Sur la voie de son nationalisme, F. X. Šalda, ce grand connaisseur de la France, n'a pu ne pas rencontrer son aîné de quelques années, Maurice Barrès. L'excellent petit livre qu'Otokar Fischer a consacré, en 1936, à la question de *Šalda et la nation tchèque*, ne touche qu'en quelques lignes trop rapides et trop générales

à l'attitude du vieux F. X. Šalda en face des représentants du nationalisme français, Maurice Barrès et Charles Maurras. „Comme par le passé, y lisons-nous, c'est la France qui reste sa principale maîtresse, surtout quant à la philosophie du nationalisme. Il estime le nationalisme religieux et antiromantique de Barrès et celui de l'apôtre royaliste de la tradition et du classicisme, Maurras, bien qu'il ne suive pas leurs traces. Il ne cesse pas de rappeler à notre attention avec quel sérieux, dans ce pays de la politique par excellence imbue de littérature, on considère la parole d'un écrivain et en quelle mesure la pratique révolutionnaire aussi bien que conservatrice y abonde en ferments idéologiques. Mais il nous met d'autant plus en garde contre le danger de devenir, en art et plus encore en politique, une simple annexe de la nation amie . . . Tant que nous n'arriverons pas, selon lui, à instaurer, avec la France, des relations créatrices, 'nous aurons vécu en vain et il n'y aura après nous qu'un grand silence'." ⁶

A la vérité, Maurice Barrès a joué, dans l'évolution spirituelle de F. X. Šalda, un rôle bien plus nuancé que celui-ci a d'ailleurs tenu à évoquer lui-même, au début de son „Post mortem Maurice Barrès“, écrit en 1923: „Voici mort l'homme auquel je suis redevable de beaucoup de choses, auquel j'ai très souvent pensé, avec qui j'ai, en esprit, mené maint dialogue; le poète dont j'ai très étudié, avec un intérêt qui ne diminuait pas, tout, dès ses premiers livres jusqu'aux derniers; ce grand écrivain qui a été en même temps le Chateaubriand et le Stendhal de nos jours, à savoir l'écrivain le plus voluptueux et le plus mâle en une personne.“ ⁷ „L'un des premiers chez nous, j'ai aimé et étudié Barrès,“ ⁸ affirmait-il deux ans plus tard en parlant du néoclassicisme en France. Les dialogues avec Maurice Barrès, il ne les a pas menés en esprit seulement, mais aussi par correspondance. ⁹

Bien qu'il ne lui ait consacré que deux articles entiers, en 1904 et en 1923, ¹⁰ il a parsemé son oeuvre de mentions de Maurice Barrès portant sur son art aussi bien que sur l'évolution de son idéologie et sur son rôle. D'accord ou en désaccord avec lui, il aurait pu le considérer comme l'un de ses „compagnons de route“. Ce compagnonnage, leur époque, l'évolution de la situation historique et culturelle dans leurs pays respectifs — malgré les différences — et dans le monde occidental dans son ensemble, contribuèrent à le forger en dépit de tout ce qui devait en même temps séparer ces deux esprits.

„Si, mêlant les hommes et leur temps, écrit Jean-Marie Domenach, on s'interroge sur l'explosion du nationalisme dans la France de 1900, on y distingue une protestation qui vise la décadence du pays, et, plus profond, certain état de sécheresse intellectuelle et d'uniformisation technique. En rouvrant la source du lyrisme, en convoquant l'énergie et tous les grands sentiments, en se replongeant dans la nature telle que l'harmonisèrent les hommes, la réaction barrésienne frappait juste; mille choses le prouvèrent ensuite . . .“ ¹¹

Cette explosion du nationalisme n'était qu'une des tendances de cette époque marquée d'une part par la défaite de 1870 et la révolution écrasée de la Commune, d'autre part par la crise des valeurs de l'âge positiviste en France. Mais elle l'était aussi par un jaillissement d'efforts régénérateurs, et non seulement en France. Rédigeant en 1925 une introduction au recueil *Juvenilia*, qui rassemblait une partie de ses essais et compte-rendus des années 1891 à 1899, F. X. Šalda confessait que ces textes avaient été écrits par un „homme qui réalisait passionnément sa personne par sa propre activité . . . (dans ces articles) se manifestent les impératifs de la volonté créatrice de ce temps . . . Il s'agit de critiques qui portent le signe d'une époque de transition. Ce qui s'y traduit par la soif d'individualité,

c'est ce qui est justement typique de l'époque: son désir de sortir de l'éclectisme et d'arriver à créer une production d'un caractère nouveau".¹²

La première mention concernant Maurice Barrès apparaît chez F. X. Šalda dès 1893. Celui-ci, à propos du programme de la Bibliothèque des traductions de chefs-d'oeuvre étrangers qui prévoyait aussi des essais et des études, s'exclamait: „Quelle sensibilité Bourget ou Lemaître, Barrès ou Dujardin éveilleraient-ils! Ici le sol est encore vierge et intact."¹³ Mais c'était tout.

Ce ne fut qu'en 1896, parlant des *Figures contemporaines*. Ceux d'aujourd'hui. Ceux de demain (1895), que F. X. Šalda présenta Maurice Barrès plus amplement. D'abord il fallait situer l'auteur du livre, Bernard Lazare, „porte-parole de la plus jeune génération": „Chaque page du livre de Lazare, disait-il, respire un individualisme résolu: aie le courage d'être toi-même, sois dur, cristallise toi-même! De là sa sympathie pour les écrivains qui placent la combativité au-dessus de la compréhension, qui sont et veulent être catégoriques à l'extrême, s'opposant à leur entourage qu'ils provoquent à dessein; d'où leurs sympathies pour les idéalistes, les mystiques, les mages, qui ont eu l'audace de se détourner du présent, de le frapper au visage, de l'éperonner de leur ironie. La haine de toute passivité, la participation à tout ce qui pique et excite à vivre, à courir, à fuir la trouble stagnation de nos jours." F. X. Šalda trouvait ces tendances — qui avaient bien de quoi être sympathiques à lui aussi — typiques du présent courant à l'échelle mondiale dans la littérature et offrant de nombreuses analogies entre l'état en France et ailleurs. Traduisant quelques-uns des cinquante médaillons du livre, il apportait en premier lieu celui de Maurice Barrès, précédé d'une courte notice biographique sur cet „égotiste moderne" à succès, „offrant sur plus d'un point une diagnose de l'une des ailes de la littérature, celle qui a tout à fait renoncé à l'art pour l'art et est entrée en politique". Le portrait de Maurice Barrès par Bernard Lazare était esquissé avec une désinvolture ironique. On y parlait de l'égotisme „abstrait et pratique" de l'écrivain, „parfait jardinier de soi-même", qui „nous fait soupçonner ce que seront nos enfants".¹⁴ F. X. Šalda mettait, en outre, en relief la réaction menée par Maurice Barrès, Camille Mauclair et surtout Charles Maurras contre le chaosisme nébuleux du symbolisme et de la métaphysique allemande et le retour à la clarté latine, le plus visible au point de vue de la forme et de l'expression littéraires.

Quelle idée F. X. Šalda se faisait-il à l'époque personnellement de l'idéologie du culte du moi? La signification profonde de ce culte et l'attrait des volumes où Maurice Barrès l'avait transposé, il ne les formula que beaucoup plus tard, dans son „Post mortem Maurice Barrès". „Dans ses trois premiers romans, y exposait-il, qui, malgré leur sécheresse extérieure, ne le cèdent guère à ce qui a été écrit de plus admirable en France, Barrès peint la naissance et l'organisation de cette chose mystérieuse et rare que le philistin français de l'époque considérait comme étant d'un tel luxe qu'il ne croyait même pas à son existence: la personne. Aux épiciers politiques et aux jurisconsultes encroûtés qui avaient domestiqué toute la jeunesse d'alors, lui enseignant la foi à la majorité parlementaire et à l'objectivité scientifique fondée sur les tables statistiques, il prêchait une doctrine scandaleuse et franchement folle qui émanait des misanthropes allemands les plus subjectifs, Kant et Fichte..."¹⁵ Reste le fait que le jeune F. X. Šalda des années 1890 — à l'époque où il découvrait l'idéologie de l'individualisme barrésien et était en train d'élaborer lui-même sa propre conception de la personne héroïque et créatrice — n'éprouvait nul besoin d'analyser le culte du moi. D'autres

esprits de la littérature et culture universelles, tels Leonardo da Vinci, Goethe, Carlyle, Emerson, Nietzsche, etc., étaient plus visiblement appelés à patronner la naissance de ce qu'on pourrait appeler son „personnalisme“.

Revenant en 1904 à son auteur, F. X. Šalda publia l'article „Maurice Barrès essayiste. Écrit in margine du livre *Amori et dolori sacrum*“. C'est que ce livre paru assez récemment représentait un point d'intersection: d'un côté il contenait l'aboutissement de l'idéologie du moi telle qu'elle s'était manifestée déjà dans le volume *Du sang, de la volupté et de la mort*, de l'autre il „exposait longuement et en divers endroits la rupture ou l'évolution de Barrès, les chemins qu'elle avait pris“. F. X. Šalda caractérisa d'abord la mystique naturaliste qui était au fond de l'individualisme barrésien. Ce virtuose de la spiritualisation de la sensualité, qui avait dit le dernier mot du dilettantisme, était devenu un type consommé. „Il me semble parfois que si Dostoïevski l'avait connu d'après son livre (F. X. Šalda songeait en ce moment à *Du sang, de la volupté et de la mort*), il en aurait fait un quatrième frère Karamazov: tant est éloquent et pathétique ce qu'il dit, tant Barrès évoque les abîmes et les obscures eaux souterraines de l'âme, tant on y trouve ramassé et préformé tout un drame intérieur.“¹⁶

Bien que selon F. X. Šalda cette façon systématique et absolue de régénérer l'âme par des sensations toujours nouvelles „ait eu quelque chose qui touchait à de la grandeur“, Maurice Barrès comprit le danger d'un tel individualisme et changea de discipline. Ayant découvert la multiplicité du moi et pris conscience de ses rapports super-individuels, il chercha, contre l'anarchie stérile, un refuge dans le culte des morts et de la terre, dans un collectivisme, un nationalisme de l'hérédité, de la race et de l'inconscient: la nouvelle discipline avait donc pour base la même mystique naturaliste sur laquelle s'était fondé son individualisme. „Il ne s'agit pas pour moi de critiquer cette opinion ou de polémiquer contre elle, disait F. X. Šalda, après avoir traduit un long passage du texte célèbre *Le 2 novembre en Lorraine*, où Maurice Barrès avait résumé ses idées. Il est évident, continuait-il, qu'elle ne contient qu'une moitié de la vérité: *si nous sommes la continuation de nos parents, nous ne pouvons pas les répéter, et si nous les répétons sous une forme plus parfaite, cela signifie que nous le faisons sous une forme plus consciente...*“¹⁷ L'effort de dépasser notre moi éphémère en acceptant une discipline super-individuelle devait obtenir l'entière adhésion de F. X. Šalda; cependant le fatalisme de Maurice Barrès renonçant à la prétention de sentir mieux, de penser mieux et de vouloir mieux que nos parents était incompatible avec sa foi à l'activisme créateur.

Il y avait un autre aspect du dépassement chez Maurice Barrès que F. X. Šalda mettait particulièrement en relief: le fait que celui-ci s'avérait un moraliste faisant sien le grand mot qu'Auguste Comte tenait de Clotilde de Vaux, qu'il est indigne des grands coeurs de répandre la confusion qu'ils ressentent. „Nous voici en face du problème essentiel du livre de Barrès, disait F. X. Šalda, auquel il fait sans cesse allusion. Ce qui lui importe, c'est que l'art ne répande pas la tristesse et la folie, mais qu'il les domine, qu'il dompte l'âme et l'harmonise avec elle-même et les lois fondamentales de la vie, qu'il ne la disperse pas et ne l'affaiblisse pas par des fièvres inutiles qu'il transfère sur elle.“ L'appréciation de l'art de Leconte de Lisle dans le discours prononcé par Maurice Barrès à l'inauguration de la statue du poète au Luxembourg amenait F. X. Šalda à conclure son article sur les réflexions suivantes: „Comme on voit, Barrès considère la poésie avant tout comme un instrument de *discipline spirituelle*, comme un moyen de *guérison*: la

poésie ne doit pas déchaîner et répandre la folie et la décomposition qui en résulte, elle doit au contraire lier et en purifier la vie et la société. Il estime et apprécie une fonction de la poésie qu'ont estimée et appréciée tant de beaux esprits de Platon et d'Aristote à Goethe et à Nietzsche — esprits d'une culture essentiellement de forme et proches de ce qu'on qualifie aujourd'hui d'opinion *latine*. Il estime avant tout la fonction d'articuler et d'organiser qu'a la poésie, et il la revendique. Sans doute on ne saurait faire un plus grand éloge de Barrès, qui est persuadé de la suprématie de la race latine sur les autres races, qu'en disant qu'il sent et pense en cela en Latin intégral.¹⁸

Entre l'évolution de Maurice Barrès et de F. X. Šalda il y avait un certain parallélisme très général qui, par-dessus les particularités historiques de leurs pays, correspondait à tout un puissant courant de l'époque: lutte d'abord pour l'instauration de l'individualisme dans ses droits légitimes, lutte ensuite pour dépasser ses limites, pour élever l'homme au-dessus de sa personne, sur le plan supérieur d'un tout super-individuel. Mains aspects de l'individualisme de Maurice Barrès avaient dû ne pas être entièrement étrangers à F. X. Šalda. Plus tard il avoua s'être autrefois aussi „rassasié du romantisme des nerfs de Barrès“, jusqu'à s'en dégoûter.¹⁹ Dès le milieu des années 1890, il prenait — réfléchissant sur les rapports de l'individu et de la multitude et s'appuyant sur les thèses de la sociologie et de la psychologie contemporaines — la défense de l'individualisme en art faussement identifié en bloc avec l'égoïsme jouisseur et mis à tort en opposition avec l'altruisme.²⁰ Pour F. X. Šalda, la notion d'individualisme impliquait dès lors la possibilité et la nécessité d'aller à la vérité avec toute son âme, comme l'avait exigé Platon, son refus de jamais abdiquer sa liberté de pensée. Elle impliquait aussi chez lui l'exaltation des forces vitales, des énergies spirituelles et créatrices de l'individu, indispensables pour qu'il pût prendre part, en collaborateur autonome, à l'oeuvre de la régénération collective. Or, pour lui aussi, comme pour Maurice Barrès, le „premier intermédiaire d'objectivation et le premier arrêt sur le chemin de l'indétermination spirituelle“, c'était sa nation, la première valeur super-personnelle concrète.

Cependant, à la différence de Maurice Barrès, il s'agissait d'une petite nation, ce qui, selon F. X. Šalda, imposait certaines questions essentielles. C'est ce qu'il indiqua dans l'article „Le problème d'une petite nation. A propos de la littérature et des beaux-arts tchèques“, qu'il publia en allemand dans l'hebdomadaire viennois „Die Zeit“ en 1901. „Comment pouvons-nous, s'y demandait-il, compenser le fait d'être une petite nation au point de vue physique? Comment pouvons-nous, en tant que petite nation, soutenir la concurrence de celles qui sont grandes? Comment pouvons-nous, progressivement, élever notre individualité jusqu'au niveau de l'humanité générale et présenter grâce à elle une solution typique qui ait un caractère universellement humain?“²¹

Ces questions se posaient, à ses yeux, chez le peuple tchèque avec une insistance d'autant plus grande que son histoire lui avait créé, au point de vue de l'évolution politique et culturelle, une situation à part. F. X. Šalda la rappela au cours d'une polémique avec le poète Viktor Dyk, en 1908: „Notre histoire littéraire, à savoir notre histoire littéraire *moderne*, ne dépasse vraiment pas beaucoup plus qu'une centaine d'années. L'évolution littéraire a été, chez nous, coupée et interrompue d'une façon tout à fait exceptionnelle, sans analogie chez aucun autre peuple. A la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, nous avons recommencé dans un sens tout à fait différent, infiniment plus désespéré et fatal, que n'est jamais reparti

aucun autre peuple. Notre tradition littéraire, notre continuité historique ont été interrompues comme nulle part ailleurs. Voilà pourquoi notre position est tout à fait particulière, tout à fait exceptionnelle. Et ce n'est pas à la France que je songe en le disant, où la littérature s'est développée et se développe comme un drame médité dans une unité logique, où les auteurs se sont renvoyé chaque problème, chaque question concernant l'art et les idées comme on se renvoie la balle dans un jeu bien réglé...²²

Cependant l'état de la littérature et de la culture tchèques, au bout de cette certaine d'années, à l'étape du tournant du siècle, prouvait que leur renaissance, étonnamment rapide et intense, avait fini par les élever, du moins en une part considérable, au niveau occidental, mondial. Leur souple réceptivité, leur aptitude à se mettre au diapason des plus récents courants de l'étranger, faisait même crier au danger certains milieux conservateurs. Ceux-ci, ne sachant penser qu'en des catégories du passé, craignaient que la littérature et la culture tchèques ne fussent en train de perdre leur caractère national, sauvé et affermi grâce à tant d'efforts par les grands éveilleurs du XIX^e siècle. Dans l'article précité sur le „problème d'une petite nation“, F. X. Šalda, l'un des porte-parole les mieux qualifiés des tendances novatrices (bien que non affilié à aucun groupe), prit à tâche de démontrer qu'on ne pouvait plus continuer à vouloir appliquer au problème du caractère national de la production, comme par le passé, des critères extérieurs et désormais périmés (l'historisme des sujets, leur folklorisme, etc.). Il était vain, disait-il de dénoncer le soi-disant nihilisme national, l'internationalisme et le cosmopolitisme des nouveaux courants diversifiés selon les dispositions individuelles des littérateurs et des artistes assimilant les germes de provenance étrangère qui répondaient à des besoins intrinsèques de la nation. A présent il fallait choisir des critères plus intérieurs, plus psychologiques, les jeunes individualités créatrices aspirant à résoudre le problème de la littérature nationale dans le sens d'un art qui se ferait expression de la vie intensifiée, multipliée.

„L'évolution des tendances artistiques en notre pays nous apprend, au moins en partie, que chaque fois où, étant en pleine possession des conquêtes techniques, nous avons été à la hauteur des courants contemporains, il en a résulté en même temps un élargissement du fond national typique de notre art. Chaque fois où les poètes et les artistes se sont libérés des slogans généraux et abstraits de la politique nationale officielle, chaque fois où, ne voulant, selon le mot magnifique de Goethe, chercher et trouver höchst *selbstsüchtig* que leur propre salut, ils n'avaient en vue que la joie *purement égoïste* de leur propre croissance spirituelle — on a pu constater que leur caractère national ne s'en est jamais trouvé mal.“²³ Faut-il rappeler que cet „égoïsme“ goethéen du créateur — mais c'est l'évidence même — n'a rien à faire avec l'égoïsme dénoncé comme „individualiste“? Ce n'est qu'une flèche décochée par F. X. Šalda aux tenants — incompréhensifs de toute vraie création et ressurgissant éternellement, d'époque en époque — de l'art utilitaire.

Ne fallait-il pas cependant procéder aussi à une définition de ce qui, à ses yeux, méritait la qualification de *national*? F. X. Šalda consacra à cette question un essai enflammé représentatif, jusque dans certaines extrémités, de sa manière à l'étape du tournant de 1900, celle du livre *Combats pour demain* (1903): „Le rôle de la nationalité en art“ (1903, repris dans ce livre). La conception courante limitant le caractère national à ce qui était „passéiste“ ou autrement „extérioriste“ (peintures ethnographiques et folkloriques, tableaux sentimentaux de

genre, tableaux de la vie sociale, etc., basés sur l'observation et la documentation extérieures), F. X. Šalda l'y dénonçait comme une „description profanante et hébétante de la matière et comme une idolâtrie de sa pesanteur immobile et de son cadavérisme“. En face d'un tel art médiocre, paresseux, sans vie, sans perspectives, négatif, il fallait poursuivre l'idéal d'un art positif: *in interiore animae veritas!* Cet art devait être basé sur les qualités purement intérieures de l'âme et du caractère, enrichir l'héritage d'héroïsme et de sacrifice, dépasser la faiblesse et la mesquinerie présentes, dramatiser les vertus et les énergies nationales, se transformer en un art „aveniriste“. „Tout créateur, affirmait-il, d'autant plus qu'il est grand, aime sa nation non pas comme une réalité donnée, mais comme une possibilité, comme la matière de nouvelles, de grandes possibilités, comme la promesse et le gage de vertus à venir: il n'aime pas l'expérience présente de sa nation, mais son rêve et sa foi en la nation purifiée, fondue et refondue dans le feu de sa colère et de son amour, porteuse de sa frappe et de sa forme...“ Car pour F. X. Šalda „la nation, c'est une expression et une notion de l'espérance philosophique, bienheureuse parmi celles qui ont jamais été données à l'homme...“

Evidemment, pour pouvoir dramatiser les vertus nationales, il faut d'abord que l'artiste „les reconnaisse, qu'il soumette le caractère national à une critique courageuse, rejetant d'une part bien des choses considérées comme vertu ou force, et d'autre part faisant ressortir, rendant présentes et conscientes pour la nation bien d'autres que celle-ci y avait minimisées, sousestimées et négligées. L'art national doit être l'acte d'une *critique destructive et constructive*, ... chaque poésie et chaque art vraiment national est en premier lieu un jugement porté sur la nation... Sans cette force morale purement humaine et courageuse, il n'y a pas de poète et d'artiste national...“ Etre national, c'est chercher et trouver „la liberté suprême d'une âme courageuse et fière“, c'est „prendre volontairement sur soi le fardeau de la vérité et sa souffrance“. De son côté, toute „nation qui n'est pas une voie de la culture et un moyen de sanctification pour ses enfants, perd la raison de son existence...“²⁴

Pas un seul rappel, dans l'essai „Le rôle de la nationalité en art“, de Maurice Barrès. Pourtant, celui-ci venait de transposer son nouveau culte de l'énergie nationale dans sa trilogie romanesque (1897—1902) et formuler et légitimer son idéologie aussi en dehors d'elle. Là où le Français pouvait se réclamer d'un passé glorieux et de toute une tradition de sa culture depuis longtemps constituée, F. X. Šalda, animateur non moins passionné et éloquent que Maurice Barrès, mais fils d'une petite nation bien moins comblée par son histoire, portait l'accent sur un avenir national à créer. Désirant promouvoir sa nation à la dignité des nations cultivées libres — dans le cadre des possibilités que lui offrait, sous la pression montante du libéralisme bourgeois, bon gré mal gré la monarchie austro-hongroise des Habsbourg —, il ne pouvait choisir que la voie de l'exaltation des énergies spirituelles qui le conduisait, dans la situation politique donnée, presque inévitablement vers une sorte de mystique de l'héroïsme moral.

Le legs du passé, c'était, pour lui, jusqu'à la première guerre mondiale, celui d'une grandeur morale. A Viktor Dyk il retournait en 1908 qu'il „vaut beaucoup mieux vivre franchement, honnêtement et honorablement selon le droit *naturel* de l'heure présente que de se créer le mensonge d'une continuité historique où il n'y en a pas, celui d'une tradition et d'une parenté là où on ne les sent pas en esprit et en vérité“.²⁵

Cependant, le néoclassicisme des traditionnalistes français continuait à trouver son approbation. „Ce mouvement a sa belle et saine logique, écrivait F. X. Šalda en 1907, à propos, entre autres, du livre de Pierre Lasserre *Le romantisme français*. Il sait que l'individu à lui seul est quelque chose de trop éphémère et de trop petit pour pouvoir embrasser la vérité et accaparer une méthode artistique; il sait aussi que la tradition n'est rien de fortuit ni de maladif, mais une connaissance organique des besoins d'une nation et d'une race, une méthode éprouvée par de longues générations: celle des moindres pertes et des effets les plus complets...²⁶ Il s'intéressait aussi à l'opposition — manifestée déjà par Maurice Barrès dans ses romans — des traditionnalistes français contre l'importation des méthodes scientifiques allemandes et l'inoculation à la jeunesse d'un esprit étranger au sien. Un article de Henri Massis dans „Paris-Journal“ (juin 1910) lui rappelait certaine situation analogique chez nous: „Chez nous aussi, écrivait-il, l'histoire littéraire joue avec des formules scientifiques et des procédés formels là où elle peut et doit toujours encore s'appuyer seulement sur le goût, le caractère, la personnalité, la conviction intérieure et la formation spirituelle du critique ou de l'historien...²⁷ Les sympathies de F. X. Šalda pour maints aspects des tendances néoclassiques en France — dont il caractérisa en 1912 la différence d'avec celles, d'obédience kantienne, en Allemagne —²⁸ persistèrent même après la première guerre mondiale, mais leur évolution s'attira alors une critique de sa part.

L'élan créateur vers l'avenir qui dominait l'univers spirituel de F. X. Šalda ne le rendait pas pour autant tout à fait insensible à l'un des aspects les plus typiques de l'univers de Maurice Barrès, au culte des morts. Le temps y aidant, il en vint à approfondir lui-aussi ce grand thème. En 1911 ce fut le shintoïsme, découvert par F. X. Šalda à travers un livre de Lafadio Hearn. Il lui révéla le collectivisme spirituel de la vieille religion du Japon, le principe moral du règne du monde des morts sur celui des vivants, correspondant, disait-il, avec quelque chose de supérieur, de plus objectif et de plus monumental, à la pensée moderne du sociologue Auguste Comte ou du traditionnaliste Maurice Barrès. „En lisant au livre de Hearn le chapitre ‚Quelques réflexions sur le culte des morts‘, ou celui, admirable, intitulé ‚Sur les âmes‘, on se souvient inévitablement des expériences de sa propre vie qui confirment ces thèses dont le caractère n'est mystique qu'en apparence. On prend seulement d'une façon plus nette conscience de ce qu'on avait su et senti depuis toujours, aux moments décisifs de la vie: qu'à ces grandes heures, notre moi n'est qu'un spectateur, et non pas un acteur; que, par l'intermédiaire de notre moi, agissent des forces super-personnelles, les influences de nos innombrables ancêtres, toute une marée montante de forces spirituelles déchaînées. Aux grandes et décisives heures de notre vie, on est toujours quelqu'un sans nom. Alors notre soi-disant moi, notre soi-disant individualité sont emportés comme des brins de paille par une inondation. En de tels moments on n'est qu'une marionnette de Dieu, de même que tous les autres hommes ne sont non plus que ses marionnettes. A toutes les grandes heures de notre vie, on est quelqu'un sans nom. Cependant comprendre cela, n'est-ce pas déjà se trouver sur la voie de tout grand art? du grand art de la parole aussi bien que de celui, plus grand, de la vie et de la mort?²⁹

La voie de la mort: quelques années plus tard, elle devait s'ouvrir, trop réelle, immense, avec la première guerre mondiale. Mobilisé dans les armées de la monarchie austro-hongroise, le peuple tchèque semait de ses morts les champs

de bataille. Toutefois la lutte pour l'indépendance nationale, surtout après la Grande révolution d'octobre et la création de l'URSS en 1917, entrait dans ses phases finales. Le 4 novembre de cette même année, F. X. Šalda publia un essai pour lequel il avait choisi un titre en apparence purement barrésien: „Le culte des morts.“ Mais comme dans l'essai précédent, ce n'était pas Maurice Barrès tout seul qui l'avait inspiré. Il parlait de la fête populaire des morts qui ne devait pas, disait-il, différer essentiellement d'un point du globe à l'autre. Au cours des réflexions de F. X. Šalda, on voyait défiler Homère et Adam Mickiewicz, Louis Ménard et son disciple Maurice Barrès, voire des représentants de la culture tchèque, le compositeur Bedřich Smetana et le peintre Mikoláš Aleš. Le sens profond de ce culte, il était dans ce qu'on „dépassait les limites étroites de sa personne, qu'on devenait quelqu'un de vivant en dehors de soi et plus haut que soi... Pour un moment au moins, on embrassait l'âme de son peuple, pour un moment au moins, on s'incarnait dans son passé, dans quelque chose de super-personnel, dans la communauté de la nation“.

Évidemment, F. X. Šalda s'arrêta plus spécialement à cette „religion laïque nationale“ que Maurice Barrès avait découverte dans quelques pages des *Réveries d'un païen mystique* et qu'il avait stylisée de sorte à en faire son dogme sévère de la tradition. La façon dont il formulait ses commandements devait impressionner ses lecteurs tchèques: „Adore le génie de la race! Sois fidèle à tes morts! Continue sciemment leur oeuvre; continue sciemment leur existence par ta vie et par ton oeuvre; remets un jour à tes descendants leur héritage que tu n'auras ni gaspillé ni appauvri! Ainsi tu auras multiplié et augmenté ta vie par des vies mortes depuis longtemps, par les vies de ceux qui, plus proches, dès les âges immémoriaux, des racines, ont trouvé à ta place la meilleure direction pour ta volonté et pour ta force! Ainsi tu apporteras une solution pratique, créatrice au mystère de ton immortalité! Par l'un de tes bras spirituels étendus tu pénètre le plus loin dans le passé: tu réveilles tous tes morts à la vie, tu les transformes en sang et en chair. Et par l'autre bras tu plonges le plus avant dans l'avenir obscur: ton bras est un pont sur lequel leur armée réveillée passe dans les temps futurs. Tu es un lien entre le passé et l'avenir: voilà pourquoi tu vis et tu auras vécu une vie totale et véritable, non pas la vie mensongère et illusoire de ton moi de rêve, trompeur et éphémère!“

Toutefois, Adam Mickiewicz était le plus proche de la méditation actuelle de F. X. Šalda. Le grand poète national polonais, selon celui-ci, „anticipant par son intuition poétique, dans ses *Dzyades*, la sagesse des théoriciens sociaux les plus récents, avait mêlé son chagrin aux souffrances collectives de sa nation qui coulaient d'âge en âge comme un fleuve de sang et de larmes; il avait créé le héros géant Sans Nom qui intéressera, espérait l'essayiste, le temps n'est plus loin, seul le lecteur. Ce héros Sans Nom, ce sont tous les morts et tous ceux qui ne sont pas encore nés: ils mènent le dialogue que nous appelons nation...“

C'est dans l'article „Le culte des morts“ que F. X. Šalda évoquait sa propre évolution, son changement d'attitude vis-à-vis de l'idée de ce que signifient pour nous les morts. „Je me rappelle aujourd'hui, non sans en sourire, la terreur que m'avait causée, dans ma jeunesse, le mot de Comte affirmant que les morts iraient de plus en plus dominer les vivants! Je ressentis quasi physiquement la pression des morts, toujours augmentant, toujours plus grande, parce que leur nombre s'accroît incessamment, mais non seulement par le nombre de ceux qui meurent continuellement. Je me rappelais quelle quantité de passé nous sollicite;

mon esprit fut traversé par l'horrible idée que nous connaissons p.e. mieux les origines de l'histoire grecque, que ne les connaissaient les contemporains de Périclès, qui en étaient séparés par un espace de temps d'environ mille ans, tandis que nous en sommes séparés par plus de trois mille ans!... Et il paraît que, l'évolution se poursuivant, notre connaissance du passé pénétrera toujours plus avant, et un nombre toujours plus grand de morts lointains revivra. Ils formeront des nuées, des légions, des armées! Qu'est-ce qui nous restera alors à nous? Que deviendra notre puissance créatrice? Ne l'étoufferont-ils pas entièrement?" Bien des aspects de tous les „combats pour demain“ de F. X. Šalda s'expliqueraient donc aussi, peut-être, par cette phobie. „Aujourd'hui, terminait F. X. Šalda ce récit, je suis racheté de ce cauchemar par mon *culte* des morts. Aujourd'hui, je sais qu'en vérité seulement celui peut être réellement *original* qui connaît le mieux et le plus l'oeuvre de ses ancêtres. Et seulement celui est capable d'être *soi-même* et de créer qui vit dans la plus grande familiarité de ses morts, s'incarnant en eux le plus souvent et échappant le plus possible à soi-même.“³⁰



C'était pourtant la vie et la familiarité des vivants qui allait solliciter F. X. Šalda. L'effondrement de la monarchie austro-hongroise, la création, le 28 octobre 1918, d'un État des Tchèques et des Slovaques indépendant, la République Tchécoslovaque, ouvrait des perspectives où le critique allait engager toutes ses activités au service de la nation et de sa culture. „Aujourd'hui, écrivit-il en 1919, nous vivons une renaissance de la nation au point de vue politique, si grande et si étonnante, qu'elle ne se reproduit dans la vie d'un peuple qu'une fois par mille ans...“³¹

De 1917 à 1920 environ, F. X. Šalda fut littéralement assailli par tout un groupe de problèmes centrés sur les besoins nouveaux de la nation. Ses anciennes conceptions, tant qu'elles n'étaient forcées à s'adapter à la réalité en train de se restructurer, se transvaluaient sur maints points. Surtout, F. X. Šalda ne pouvait ne pas englober dans son champ de vision certaines questions correspondant à un registre bien plus élargi par rapport à l'orientation qu'il avait suivie avant la première guerre mondiale. On assistait ainsi à l'apparition de thèmes rappelant l'univers barrésien: ce qui ne veut pas dire que leur traitement par F. X. Šalda ait été le même que chez Maurice Barrès. Ses exposés s'attaquaient, en dehors du problème du culte des morts, à celui de la nécessité d'une tradition, du sens de l'amour de la terre, des liens qui unissent le poète à la communauté et à la vie politique, du socialisme construit à base nationale, de la science vue sous son double aspect national et mondial, de l'art en sa fonction de guérisseur et de régénérateur de la société, de l'âme tchèque, de la mission du génie tchèque, etc.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il y ait eu chez lui rupture avec l'étape précédente. F. X. Šalda continuait à poursuivre la voie du dépassement créateur de l'individualisme, où la personne cesse d'être son propre but et se dépouille de son égoïsme qui la renferme sur elle, où elle tend à quelque chose qui se place au-dessus d'elle, où elle s'objective par ses efforts de se plier à des lois superpersonnelles: celles de la nation d'abord, par-delà elles celles de l'humanité tout entière, et en dernière instance celles de l'éternité. Bien que, à l'époque de l'euphorie du début du premier après-guerre, F. X. Šalda dirigeât son attention de préférence sur des questions concrètes, il n'en oubliait pas les perspectives trans-

cependantales de l'homme. Sa conception fondamentale de la renaissance nationale était restée la même: selon lui il fallait partir des forces intérieures, spirituelles et accéder à l'universalité par voie de création. Il ne s'agissait plus de „rattraper l'Europe“, comme au XIX^e siècle: il était indispensable de marcher désormais d'un pas égal avec elle.

Le premier problème qu'il se mit à repenser fut celui de „La nécessité d'une tradition“ (février 1917). La nation tchèque n'en avait pas eu une ferme et bien consciente. Il fallait se ressouvenir des bienfaits de cette volonté d'être super-personnel tendant vers une constante séculaire, appui de tous les véritables créateurs, à égale distance du conservatisme et de l'esprit révolutionnaire. Le plaidoyer de F. X. Šalda puisait dans l'arsenal barrésien. Il écartait, avec une concession au point de vue pragmatique, la question de la pluralité des traditions que F. X. Šalda semblait ne pas ignorer. „La tradition dans telle littérature nationale est-elle une ou peut-il y en avoir plusieurs? Il est possible qu'il y en ait plusieurs, c'est-à-dire que, au point de vue de l'évolution historique et pro praeterito, elle apparaisse comme une pluralité de traditions, mais du point de vue de l'individu créateur elle est unifiée en tant qu'effort, volonté tendant à l'unité, foi en l'unité, en l'union de l'individu avec la nation prise dans sa totalité.“³² C'est qu'à cette date F. X. Šalda visait deux tendances qui lui semblaient également nocives: celle de ceux qui, comme le Tchitchikov de N. V. Gogol, ne faisaient que rassembler des „âmes mortes“, à savoir tout ce qui avait vécu, était d'une ancienneté nationale extérieure; celle des „commis-voyageurs“ internationaux de la littérature qui ne connaissaient et ne reconnaissaient que leur „marque“ qui avait actuellement cours sur le marché mondial.

Un autre thème qui lui permettait des développements barrésiens était celui de „L'amour de la terre et de son sens“. Il l'introduisait sur un ton lyrique: „Tout revient, poussé par un sentiment amoureux, vers la terre, le sol, la glèbe: la poésie et l'art, la science et la philosophie, la pensée du réformateur social et le rêve de l'ouvrier de l'esprit...“ Faisant comme d'habitude un rapide tour du problème, de la nouveauté de cet attachement à la terre, F. X. Šalda soulignait entre autres la différence entre Rousseau et nous: „Rousseau la sentait comme nature, comme quelque chose de sauvage, d'affranchi... qui brise tous les liens; nous par contre la sentons comme *culture, ordre, discipline et amour*... comme un legs des ancêtres, legs non seulement physique, mais avant tout moral; et qu'est-ce qu'un legs moral sinon *un devoir et une tâche*? Aujourd'hui, la terre est pour nous l'oeuvre et l'amour d'innombrables générations et races éteintes avant nous, transformé en humus et sol arable légués à nous, leurs héritiers, seulement pour que nous les remettions *augmentés* par quelque chose à nos descendants. L'amour du sol ainsi ressenti et conçu est un message des morts adressé à ceux qui ne sont pas encore nés, il est un sort et un partage qui relie l'humanité en une seule chaîne...“ L'évolution de ce sentiment, F. X. Šalda le dépitait aussi chez des auteurs tchèques chez qui la loi de la terre devenait aussi la leur. Il affirmait que la terre unit le vrai conservatisme (celui qui conserve tout ce qui est bon) et le vrai progrès (éliminant tout ce qui avait perdu sa valeur), qu'elle est une grande égalisatrice des contraires, qu'elle nous aide à dépasser notre moi, et que l'amour que nous lui portons nous débarrasse de notre égoïsme.³³

Maurice Barrès était nommé et cité à propos d'un autre thème, „Le créateur et la communauté“ (juin 1917). F. X. Šalda y exposait les nouveaux rapports

qui devaient dès à présent s'instaurer entre les lettres tchèques et la vie politique du jeune État. Par le passé, disait-il, ces deux domaines s'étaient envisagés réciproquement avec indifférence, voire avec une certaine inimitié cachée. Dans les pays occidentaux évolués, par contre, „le poète créateur et la communauté nationale n'étaient jamais devenus aussi étrangers l'un à l'autre comme chez nous“. „La vigueur militaire française, indiscutable et reconnue de tout le monde, est en grande partie, quant à son germe idéal, l'oeuvre de Barrès, de la renaissance nationale de l'esprit français opérée par lui et ses amis: contre la mollesse de la génération renanienne qui s'était écartée de la vie publique et humiliée devant l'esprit méthodique allemand, dans la politique et dans la science de l'État, considérant les données de la réalité comme la dernière instance sans appel — Barrès s'érigea en professeur d'énergie nationale et déchaîna l'enthousiasme des grands buts, l'idéalisme sans compromission des fiers rêves et d'une forte foi jamais fléchissante.“³⁴ Les poètes tchèques — le plus souvent des radicaux — avaient souvent eu la passion de la politique, mais la politique tchèque n'avait pas su les engager au service de la cause nationale. Désormais elle prendra part à la politique internationale. La littérature devra chercher la voie de la communauté et aider la politique nationale à construire une vie et une société nouvelles. F. X. Šalda alla même préconiser — „Le poète et la politique“ (juillet 1919) — la nécessité, pour l'écrivain tchèque, d'adhérer à un parti, de servir une incarnation concrète de son peuple, personne n'ayant jamais su parler à la totalité sans avoir d'abord appris à parler à une de ses parties. „Le poète, l'artiste, l'écrivain doit être capable d'envisager incessamment sa nation tout entière, l'humanité tout entière à travers le prisme de son parti. Ce qui détermine aussi sa place dans le parti politique: il sera *toujours à gauche*, justement là où le parti entre en contact avec la nation, avec l'humanité, le présent avec l'avenir...“ Le travail accompli par un créateur dans un parti politique, F. X. Šalda le considérait comme une école de dépassement du moi.³⁵

Les thèmes barrésiens se présentaient à F. X. Šalda dans leur texture plus large, le plus souvent évolutive. En outre il les envisageait toujours dans la perspective des problèmes concrets de la nation tchèque, tels qu'il les concevait lui-même. D'où bien des différences entre lui et Barrès.

Ainsi, ayant reconnu la profonde raison d'être du culte des morts, il critiquait, dans son essai „Sur l'âme de la nation“ (mai 1920), aussi bien que dans son „Post mortem Maurice Barrès“, le point de vue exclusif des traditionalistes: „Les Français — Barrès et beaucoup d'autres — parlent de l'âme d'une nation en tant que vie et influence des morts sur les vivants. Le caractère d'une nation, selon eux, serait l'oeuvre des ancêtres... Il y a du vrai en cela, mais ce n'est pas toute la vérité... L'âme d'une nation n'est pas immuable non plus, car par ce fait elle serait morte... L'âme d'une nation n'est pas son propre but, elle est un instrument de vie, à savoir de vie éternelle... L'âme d'une nation croît aussi. La croissance est une lutte: c'est l'action de dépasser ce qui est vieux et de former ce qui est nouveau... La croissance de l'âme nationale dans le sens extérieur, c'est son adaptation aux conditions nouvelles de l'humanité, de la civilisation, de la culture; la nation, qui n'en est pas capable, vieillit et périt. Mais dans le sens *intérieur*, plus profond, l'évolution de l'âme d'une nation et de tout ce qui vit est le *dépassement de l'égoïsme*. L'élévation de la vie ne se mesure qu'à cela.“ Et F. X. Šalda ajoutait: „La science dissipe la fatalité; la culture doit apprendre à dissiper l'égoïsme. Voilà pourquoi l'âme d'une nation est le plus

précieux instrument de culture: c'est une grande école où l'on apprend à se défaire de l'égoïsme."³⁶

Bien sûr, il y a des nuances. Un égoïsme national, F. X. Šalda le constatait aussi chez nombre de ses propres compatriotes au XIX^e siècle. Il était le produit d'une situation historique, la nation tchèque étant menacée dans son existence même. „Pour nos ancêtres au XIX^e siècle, par une coïncidence néfaste, la nation devenait souvent *son propre but*; sa simple conservation était l'objectif d'une lutte intense et exténuante. Pour nous qui sommes plus jeunes, la nation a été par contre seulement un instrument et une voie: *la voie de l'homme, de la création*, une voie irremplaçable, mais toujours une voie; un instrument, non pas une oeuvre à créer." Désormais il s'agissait de l'emporter dans la concurrence des nations européennes issues de la première guerre mondiale. Seulement, affirmait F. X. Šalda, „toute conception de la nation en Europe occidentale est marquée d'une mesquinerie égoïste et d'une étroitesse qui effraient les esprits philosophiques grandis en Orient... Tôt ou tard, l'Europe occidentale devra briser ce cadre étroit; et bienheureuse sera la nation qui lui en aura montré le chemin." Songeant à Dostoïevski qui avait proclamé qu'il fallait dire à l'Europe *notre mot, un mot nouveau, jusque-là jamais entendu*, F. X. Šalda rêvait que ce pourrait être la mission du génie tchèque — d'où le titre de cet essai „Pour un génie tchèque nouveau" —, de l'âme nationale tchèque.

Dans le sens de l'appel de Denis Diderot: Élargissez Dieu! il fallait, selon F. X. Šalda, élargir, c'est-à-dire recréer le caractère national tchèque, à partir de notre propre personne. „Élargissez d'abord *voire* caractère de Tchèque: pour qu'il embrasse, sans procéder à des exclusives; pour qu'il crée, et ne soit pas stérile; pour qu'il soit l'instrument d'une oeuvre universellement humaine, et non pas une vide formule de la scolastique nationaliste; pour qu'il soit un pont, et non pas une muraille. Élargissez-le d'abord intérieurement: l'élargissement extérieur n'en sera qu'une simple conséquence." F. X. Šalda enchaînait: Il faut se défaire aussi de l'illusion que l'âme nationale est une, bien qu'en réalité elle soit — tout comme le moi de l'individu — l'expression d'une pluralité vivante qui se réalise presque constamment sous nos yeux, en des formes toujours renouvelées. La conception de la nation dans le vieux sens traditionnel du mot n'en a été aussi qu'une expression particulière — limitée et temporaire.³⁷

Pouvait-il avec de telles idées continuer à écarter — comme il l'avait fait, en 1917, poursuivant un but actuel pratique — le problème de la différenciation intérieure de la tradition qui ne saurait exister en bloc? Dans l'article „De la tradition" (décembre 1922), critiquant certaines opinions de Viktor Dyk, il rappelait qu'en France „André Gide avait déjà objecté justement à Barrès qu'il n'y avait pas une seule tradition, mais plusieurs; par une seule tradition, il serait impossible d'expliquer le mouvement en littérature... A cela il faut au moins deux traditions, au moins deux chaînes de pensée et de méthode, afin que ce mouvement puisse s'allumer sans cesse aux contradictions et se développer à partir d'elles. Une seule tradition uniforme retournerait bien vite à une stagnation prolongée... Comment vouloir classer, p. e., sous une même tradition, trois grands représentants de certains aspects du génie national tchèque, Petr Chelčický (XV^e siècle), Josef Jungmann (1^{re} moitié de XIX^e siècle) et Jaroslav Vrchlický (2^e moitié du XIX^e siècle)? La tradition est une méthode. Nés dans le cadre de formes nationales et historiques déterminées, nous sommes d'abord obligés de penser dans le sens de leur logique; mais il faut la quitter à temps pour savoir penser dans le sens

d'une autre logique, justement la nôtre, être nous-mêmes, posant ainsi les bases d'une tradition nouvelle... C'est ainsi que les traditions se différencient successivement et se restructurent.³⁸

Repoussant l'aspect fataliste du culte des morts et la démission totale de la raison individuelle, F. X. Šalda écrivait dans son „Post mortem Maurice Barrès“: „Sur ce point, notre tradition tchèque s'oppose rigoureusement à la tradition française — qu'elle soit prétendue ou vraie — celle de Barrès. C'est tout spontanément que me vient aux lèvres le mot admirable et si profond de notre poète Kollár: La vie doit être l'oeuvre de *notre propre âme!* Non, il n'est pas possible d'abandonner la raison individuelle, il n'est pas possible d'échapper à la responsabilité des décisions individuelles. C'est qu'il n'y a pas une seule tradition, mais une pluralité, et que chacun doit opter pour une parmi elles.“ André Gide, disait-il, avait mis à nu la racine de la discipline impersonnelle néfaste de Barrès: le jésuitisme. „Barrès est en réalité un esprit plutôt espagnol que français. Bien qu'il tourne, selon Gide, constamment autour de Pascal, celui-ci lui échappe néanmoins fatalement, parce qu'il lui est intérieurement étranger — à lui qui est un parent, un frère jumeau de Loyola. Je l'ai écrit autrefois, faisant allusion à cette différence essentielle entre la mentalité tchèque et — sit venia verbo — celle-ci, romane ou espagnole plutôt, dans une lettre à Barrès: ‚C'est infranchissable pour moi!‘“ F. X. Šalda trouvait, dans le livre *Du sang, de la volupté et de la mort*, „horribles les mots qui font que nous sentons dans notre corps tout notre sang se glacer“, où Maurice Barrès, se rapprochant du pragmatisme, proclamait que le succès est toujours justice et droit, même aux yeux des vaincus, que la force se situe au-dessus de la raison, et que la réalité et l'expérience se situent au-dessus de l'idée.

F. X. Šalda savait gré à Maurice Barrès de n'avoir jamais rejeté l'individualisme extrême de ses débuts, expliquant sans cesse son passage au collectivisme nationaliste, donc son dépassement, comme l'effet nécessaire d'une logique supérieure. Le critique tchèque trouvait à ce propos admirables les paroles qui se lisent dans l'article „Pas de veau gras!“ — „qu'il a été donné, ajoutait-il, de vérifier aussi à nous autres individualistes qui avons eu, comme lui, le courage d'amener notre problème jusqu'à ses conséquences“. C'est d'ailleurs chez Maurice Barrès que „le *collectivisme* demande pour la première fois la parole dans la littérature“.³⁹

S'il n'approuvait pas la démission de la raison individuelle, son humiliation en face de la voix de la terre et des morts, F. X. Šalda n'en appréciait pas moins les aspects positifs de l'antiintellectualisme de Maurice Barrès. Évoquant ses rapports d'amitié avec Henri Bremond, il notait dans ses *Carnets de Šalda* (III, 1930 — 1931): „Barrès avait un sens extrêmement délicat de tous les jaillissements des forces de la vie, primitives et élémentaires, où il voyait un gage de la santé et de l'avenir mêmes de la race humaine; mais il désirait aussi que ces forces fussent captées, dominées, canalisées.“⁴⁰ La réunion de ces deux aspects devait ne pas lui déplaire: c'était celle d'un penchant „romantique“ et d'un penchant „classique“, celle des énergies vivantes, créatrices et de la discipline appelée à les dompter et à en faire un instrument de culture.

La vertu de cette discipline avait longtemps attiré F. X. Šalda vers le néoclassicisme traditionnaliste en France, malgré son caractère antidémocratique et contre-révolutionnaire: il était d'avis que le bien y balançait suffisamment le mal. N'avait-il pas écrit, au cours d'une polémique: „Moi, si j'avais à opter entre les

partisans d'un Jaurès et un Barrès ou un Léon Daudet, je me déciderais pour ceux-ci, parce que je crois qu'en tant que poètes ils connaissent mieux l'âme nationale française et lui sont plus proches?"⁴¹

En 1925, alors très nettement prosoviétique, il considérait la récente évolution des tendances du néoclassicisme en France avec bien moins de satisfaction. C'était justement à l'époque où, selon lui, le président T. G. Masaryk, évidemment sous l'influence de la guerre mondiale, s'était rapproché du nationalisme et du traditionalisme français plus qu'on n'aurait pu le soupçonner avant la guerre. „Je suis ce mouvement, confessait F. X. Šalda, dès ses débuts; j'ai écrit sur lui, j'ai fait sur lui des conférences quand il n'existait encore qu'en germe; j'ai aimé et j'ai étudié l'un des premiers chez nous Barrès (qui d'ailleurs, aujourd'hui, est mis à l'index comme semi-romantique par les zélotes conséquents du néoclassicisme), je me suis incliné devant la beauté sévère à l'antique et la ligne simplifiée de Moréas, j'aime la pureté conceptuelle et la conséquence de Maurras, la verve des pamphlets de Léon Daudet n'est pas non plus sans m'attacher — mais aujourd'hui je sens, aussi au point de vue esthétique et littéraire, plus que jamais les côtés faibles de ce mouvement. Même au point de vue littéraire, le mal commence à l'emporter sur le bien. Le néoclassicisme avait une mission positive en tant qu'antidote efficace contre la platitude et la stérilité du naturalisme, aussi bien que contre l'anarchie et les brumes du symbolisme: il fallait introduire dans la littérature l'ordre, la lumière, la perspective. Cependant aujourd'hui, par son abus du raisonnement conséquent et par son logicisme tendant à tout catégoriser, il dessèche et affaiblit la vie. Ses concepts de seconde main créent une muraille qui enferme la littérature et l'isole de la vie. Tout ce qui aspire à dépasser la raison géométrique et mathématique de Descartes, la régularité des jardins de Versailles, l'équilibre et l'harmonie du schéma dramatique racinien, lui est suspect et le repousse . . ."⁴²

Ayant mis en relief, dans son article commémoratif, le fait que Maurice Barrès, loin d'être un sceptique, était assoiffé de certitude, F. X. Šalda montrait qu'il n'avait pas été non plus un catholique, mais qu'il considérait le catholicisme comme un héritage de l'âme nationale française, parce qu'il instaurait l'ordre et la discipline et apaisait l'inquiétude du cœur humain. Il avait bien souhaité le royaume de l'esprit, mais en conciliant le christianisme avec le paganisme des divinités des champs et des bois. F. X. Šalda constatait, après la première guerre mondiale, que la renaissance catholique s'orientait vers un catholicisme „conscient" et „intégral", celui de Henri Massis et Jacques Maritain, si différent de l'aimable foi de l'abbé Henri Bremond. „L'herbe ne pousse pas à son ombre, disait-il en 1927, moins encore la poésie. Barrès l'a connu quelque temps avant sa mort, quand il s'est jeté brutalement sur son *Jardin sur l'Oronte*; il mettait en garde contre lui, bien qu'il l'eût aimé sans doute et lui eût rendu des services . . ." C'était le même catholicisme raisonneur, ajoutait-il, qui, en Bohême, avait plus nui à la cause de l'Église que ses pires ennemis.⁴³

Surtout, F. X. Šalda a pris la défense de Maurice Barrès contre l'accusation de chauvinisme. „Barrès portait constamment l'accent, et nullement par hypocrisie, sur l'humanité de son nationalisme. Il ne lui demandait rien d'autre que la défense de la production spirituelle contre les Barbares, contre la force physique brutale. „Nous sommes des humains", répétait-il à maintes reprises. Dans son nationalisme, il n'y a vraiment aucun désir de conquête." S'il désirait la victoire de la France, „dans l'intérêt du monde et de la civilisation", c'était, concluait

F. X. Šalda, qu'il était convaincu que Dieu — à savoir la direction imposée aux mouvements de l'humanité, — ne pouvait pas avoir intérêt à humilier une nation qui avait entrepris des croisades au nom de l'émancipation et de la fraternité et proclamé par la Grande révolution le droit des nations de disposer d'eux-mêmes.

L'euphorie relative du premier après-guerre fit trop tôt place à une situation internationale tendue qui allait de nouveau s'assombrir d'une façon tragique. Le nationalisme de conquête des fascismes d'une part, le durcissement visible qui menait aux procès de Moscou d'autre part, amenait F. X. Šalda à méditer, avec une insistance accrue, la position du peuple tchèque, les ressources créatrices de son génie, sa mission historique et spirituelle au milieu de ces extrémités idéologiques. C'est ainsi qu'il en vint aussi à traiter, en 1936, la question du „Sens de l'histoire de la littérature tchèque“. Au centre de ses réflexions se trouvait son idée de la pluralité des traditions se complétant sans s'exclure, telle la tendance nationaliste et universaliste. Repensant entre autres les aspects historiques du nationalisme tchèque, il s'arrêta en dernier lieu à Viktor Dyk, de qui l'avait depuis toujours, selon son franc aveu, séparé „une discorde de principe dans la façon d'envisager la poésie, l'art, la culture, la nation et d'autres choses publiques“.⁴⁴

Dans le passé, il avait trouvé une grande analogie entre ce poète nationaliste et conservateur et Maurice Barrès, au point de vue de leur évolution de l'individualisme au nationalisme. Mais il avait en même temps souligné une grande différence entre eux. „Barrès concevait le nationalisme bien plus positivement: il n'était pour lui que la voie d'une objectivité religieuse, le symbole de celle-ci... Le nationalisme de Dyk était négatif, romantique, d'origine allemande“⁴⁵ à savoir centré sur le culte de sa nation. En 1936, F. X. Šalda révisa finalement ce jugement. Maintenant, il rapprochait le nationalisme de Viktor Dyk uniquement de celui de Maurice Barrès et de Charles Maurras, éloigné de tout esprit de conquête. Après avoir caractérisé très brièvement et d'une façon critique ce nationalisme français (le culte fataliste des morts, la tradition considérée en bloc) et mentionné l'aspect hyperromantique du nationalisme de Viktor Dyk, il disait: „Ce nationalisme suppose l'idée d'une nation élue. Or, pour Dyk la Bohême est un pays élu qu'il apostrophe passionnément.“ Il en citait un poème-programme dont les derniers vers étaient: „Voici le pays élu: *il veut finir ce qu'il dit*.“ F. X. Šalda interprétait: „... mais que dit-il? Sont-ce des paroles de haine raciale? de conquête nationale? Non, le sens fondamental du poème prouve que ce sont des paroles d'humanité supérieure. Donner un Messie au monde, un Messie de vie supérieure... voilà à quoi aspire l'esprit tchèque — voilà à quoi il aspire aussi chez Dyk.“ „Jamais, poursuivait F. X. Šalda, le soi-disant nationalisme tchèque n'a été agressif, jamais il n'a été conquérant, même chez ses représentants les plus radicaux comme Dyk...“ Et il enchaînait, soulignant un second aspect essentiel: „le soi-disant nationalisme tchèque a été réformiste au point de vue social; il s'appuyait sur le menu peuple, était assoiffé de justice pour lui, aspirait à améliorer l'organisation de la société humaine. Il reliait sa cause à celle de l'humanité, à ses yeux, les désirs de la nation allaient de pair avec les aspirations sociales — voilà, à mon sens, son honneur et sa gloire.“⁴⁶

Le soi-disant nationalisme tchèque: personne ne pouvait être mieux qualifié que F. X. Šalda pour distinguer tout ce qui était venu défigurer le sens du terme *nationalisme*, qui avait reçu ses titres de noblesse à l'époque des guerres anti-napoléoniennes et de la philosophie et historiographie romantiques, tout ce qui

l'avait rendu suspect, voire odieux. Nul cependant ne pouvait non plus oser revendiquer, avec une autorité morale aussi grande, tout ce que l'idée de nation, de génie national, de tradition nationale avait de légitime. Malgré tout ce qui les séparait — et c'était beaucoup de choses — F. X. Šalda avait toujours tenu Maurice Barrès en une haute estime et repensé à sa guise maints thèmes barrésiens. A la veille de la seconde guerre mondiale, pour terminer son essai sur le „Sens de l'histoire de la littérature tchèque“, il en reprit un qu'il avait abordé au lendemain de la première: *l'amour et le sens de la terre*, dont il retrouvait avec satisfaction le culte dans la jeune poésie tchèque: „Là où existe l'amour de la terre, là existe aussi l'amour de la forme, le vrai amour de la forme vraie: la terre apprend aux hommes à ouvrir, mais aussi à être fermes et à prendre un caractère déterminé, ce qui est la source de la résolution morale. Or voici la mission de la littérature tchèque: l'aspiration à l'universalité, équilibrée et dirigée par l'amour de la terre en tant qu'ancre de sécurité, grand centre de toute activité de l'homme.“⁴⁷ Telle a été aussi la mission qu'a tâché d'accomplir F. X. Šalda lui-même.

NOTES

¹ Soubor díla F. X. Šaldy 10 (Œuvres complètes de F. X. Šalda 10; nous abrègerons désormais S. d. F. X. Š.). Kritické projevy (Œuvres critiques; nous abrègerons désormais Krit. proj.) I (1892—1893). Praha, Melantrich 1949, p. 449. — Les mots ou passages soulignés dans les textes cités le sont par les auteurs eux-mêmes; ceux soulignés dans le texte de notre exposé le sont par nous.

² H. Jelínek: „Anthologie de la poésie tchèque“, neboli něco o naší kulturní propagandě (H. Jelínek . . . , ou deux mots à propos de notre propagande culturelle). *Šaldův zápisník* (Les Carnets de Šalda), IIIe année, 1930—1931, p. 149.

³ *Šaldův Zápisník*, I (1928—1929), p. 161. „La nuit est profonde, etc.“: dernier vers du poème du grand symboliste tchèque Otokar Březina „Nepřemožitelný rostem“ (Nous croissons invincibles), publié pour la première fois dans la „Moderní revue“ (Revue Moderne), XIII, 1906.

⁴ „Na okraj Světové revoluce“ (En marge du livre La Révolution mondiale). S. d. F. X. Š. 22, Krit. proj. 13, 1925—1928, p. 69.

⁵ „Viktor Dyk, básník a politik“ (V. D. poète et politicien). *Šaldův Zápisník*, III, p. 401.

⁶ Otokar Fischer, *Šaldovo češství*. Poznámky a citáty. Praha, Fr. Borový (Postavy a dílo, sv. 5) 1936, pp. 33—34.

⁷ „Za Mauricem Barrèsem.“ S. d. F. X. Š. 21, Krit. proj. 12, 1922—1924. Praha, Československý spisovatel 1959, p. 181.

⁸ „Na okraj Světové revoluce.“ Krit. proj. 13, p. 81.

⁹ „Za Mauricem Barrèsem.“ Krit. proj. 12, p. 187.

¹⁰ Le premier a pour titre: „Maurice Barrès jako essayista. Psáno in margine knihy Amori et Dolori Sacrum“ (M. B. en tant qu'essayiste. Écrit en marge du livre Amori et Dolori Sacrum).

¹¹ *Barrès par lui-même*. Images et textes présentés par Jean-Marie Domenach. „Écrivains de toujours.“ Aux Éditions du Seuil, Paris 1954, pp. 54—55.

¹² Krit. proj. 1, p. 449.

¹³ Krit. proj. 1, p. 266.

¹⁴ Krit. proj. 3, p. 24—37.

¹⁵ Krit. proj. 12, p. 182.

¹⁶ Krit. proj. 5, pp. 134—135.

¹⁷ *Ibid.*, p. 138.

¹⁸ *Ibid.*, p. 141—142.

¹⁹ *Šaldův Zápisník*, I, p. 134.

²⁰ „K otázce decadence“ (A propos de la décadence), paru dans la revue „Rozhledy“, en avril 1895. Repris dans S. d. F. X. Š. 11, Krit. proj. 2, 1894—1895. Praha, Melantrich 1950, pp. 206—222.

- ²¹ „Problém malého národa. O české literatuře a umění.“ S. d. F. X. Š. 14, Krit. proj. 5, 1901—1904, p. 51.
- ²² „V našem prospektu“ (Dans notre prospectus). S. d. F. X. Š. 16, Krit. proj. 7, 1908—1909, pp. 205—206.
- ²³ „Problém malého národa.“ Krit. proj. 5, pp. 57—58.
- ²⁴ „Problém národnosti v umění.“ *Boje a zítřek*, cf. S. d. F. X. Š. 1, Praha, Melantrich 1950, pp. 128, 131, 134, 136, 142.
- ²⁵ Krit. proj. 7, p. 206.
- ²⁶ S. d. F. X. Š. 15, Krit. proj. 6, 1905—1907, pp. 249—250.
- ²⁷ „Francouzská věda a německý duch“ (La science française et l'esprit allemand). S. d. F. X. Š. 17, Krit. proj. 8, 1910—1911, pp. 84—86.
- ²⁸ „Novoklasicism“ (Le néoclassicisme). S. d. F. X. Š. 18, Krit. proj. 9, 1912—1915. Praha, Československý spisovatel 1954, pp. 15—28.
- ²⁹ „Nezapomínejme na Ganges“ (N'oublions pas le Gange). S. d. F. X. Š. 17, Krit. proj. 8, 1910—1911. Praha, Československý spisovatel 1956, pp. 212—213.
- ³⁰ „Kult mrtvých“. S. d. F. X. Š. 19, Krit. proj. 10, 1917—1918, pp. 188—190.
- ³¹ „Básník a politika“ (Le poète et la politique). S. d. F. X. Š. 20, Krit. proj. 11, 1919 až 1921, p. 97.
- ³² „Tradice třeba.“ Krit. proj. 10, pp. 89—94.
- ³³ „Láska k zemi a její smysl.“ Krit. proj. 11, pp. 17—19.
- ³⁴ „Tvůrce a pospolitost.“ Krit. proj. 10, p. 149.
- ³⁵ „Básník a politika.“ Krit. proj. 11, pp. 98—99.
- ³⁶ „O duši národa.“ Krit. proj. 11, pp. 182—185.
- ³⁷ „O nové češství.“ Krit. proj. 11, pp. 175—180.
- ³⁸ „O tradici.“ Krit. proj. 12, pp. 109—110.
- ³⁹ „Za Maurice Barrèsem.“ Krit. proj. 12, pp. 185—187.
- ⁴⁰ „Henri Bremond a jeho ‚ryzí poesie‘“ (H. B. et sa ‚poésie pure‘). *Šaldův Zápisník*, III, pp. 221—222.
- ⁴¹ „Ještě Zvěřinova ‚Hydra‘ a Právo lidu.“ Krit. proj. 10, p. 482.
- ⁴² „Na okraj Světové revoluce“. Krit. proj. 13, pp. 80—81.
- ⁴³ „Interview imaginární čili pomyslný“ (Une interview imaginaire). S. d. F. X. Š. 22, Krit. proj. 13, 1925—1928. Praha, Československý spisovatel 1963, pp. 272—273.
- ⁴⁴ „Viktor Dyk, básník a politik.“ *Šaldův Zápisník*, III, p. 389.
- ⁴⁵ *Ibid.*, pp. 400—401.
- ⁴⁶ „O smyslu literárních dějin českých. Několik drobných poznámek k velikému námětu.“ *Šaldův Zápisník*, VIII, 1935—1936, pp. 300—302.
- ⁴⁷ *Ibid.*, 314.

F. X. ŠALDA A BARRÈSOVA IDEOLOGIE

Ve své brožuře o Šaldově češství (1936) dotýká se Otokar Fischer jenom letmo Šaldova vztahu k představitelům francouzského nacionalismu a tradicionalismu Mauriceovi Barrèsovi a Charlesu Maurrasovi. Tento vztah byl ve skutečnosti daleko významnější. Šalda při Barrèsově smrti vyznal, že „zemřel muž, jemuž je zavázán za mnohé, na něhož často myslil, s nímž vedl v duchu nejen jeden rozhovor; básník, jehož dráhu studoval od jeho prvních knih se zájmem stále neutepejným až do knih posledních“ (1923) a s nímž osobně korespondoval.

Šaldu spojoval s Barrèsem vývoj od začátečního individualismu k jeho překonávání v duchu vyšší duchovní kázně a nadosobních zákonitostí. Šalda nepřijímal fatalismus Barrèsova kultu mrtvých, ani jeho představu tradice jako něco en bloc. Jeho představy o národnosti v umění a kultuře byly — za daných historických podmínek a okolností — nutné „budoucnostní“, Proto také řada barrèsovských témat je v tomto duchu tvůrčím způsobem přehodnocována. Šalda je „nacionalistou“ podle vlastních slov v tom smyslu, „že národ je mu velká hodnota nadosobní, která vede k hodnotám ještě vyšším: k lidství a naposledy k Bohu. Je mu první objektivací medium a první zastavení na cestě duševní plasmatickosti“ (1931). Sympatizuje s rozumovou a formální kázní tradicionalistických tendencí novoklasicistických, avšak po první světové válce poznává, že i v nich začíná převažovat zlo nad dobrem. Odlišuje francouzský nacionalismus od německého s jeho agresivností a dobývačností a hájí Barrèse proti nesprávnému nařčení z šovinismu. Pokud původně nacionalismus Dykův odvozoval z nacionalismu německého, v pozdní

stati o *Smyslu literárních dějin českých* (1936) jej spíná s integrálním nacionalismem francouzským a dospívá k závěru, že neodporuje humanitě a chce být nástrojem lidskosti.

Šalda ze svých „dialogů“ s M. Barrèsem — za nichž s ním ve velmi mnohém nesouhlasil — vytěžil nakonec nemálo pro své úsilí ukazovat naši literaturu cestu k odprovincňování a universalismu.